

Poètes et poésies à l'âge des révolutions (1789-1820)

Jean-Luc Chappey, Corinne Legoy et Stéphane Zékian



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/1179>

DOI : 10.4000/lrf.1179

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Référence électronique

Jean-Luc Chappey, Corinne Legoy et Stéphane Zékian, « Poètes et poésies à l'âge des révolutions (1789-1820) », *La Révolution française* [En ligne], 7 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/1179> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lrf.1179>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© La Révolution française

Poètes et poésies à l'âge des révolutions (1789-1820)

Jean-Luc Chappey, Corinne Legoy et Stéphane Zékian

- ¹ En s'interrogeant sur le statut du poète en Révolution, les réflexions rassemblées dans ce dossier s'emparent d'un objet qui a longtemps pâti d'une mauvaise réputation et dont la longue disgrâce historiographique n'a pris fin qu'assez récemment¹. La production poétique du tournant des Lumières a en effet souffert très tôt de nombreux préjugés. S'agissant des poètes révolutionnaires, la subordination à « un dogme social qui préexiste à leurs créations² » leur a depuis longtemps valu un discrédit analogue à celui qui frappera, en d'autres temps, les romanciers à thèse. À cette disqualification de poètes longtemps regardés comme de simples et trop dociles « rouages de l'État³ » (et préfigurant à ce titre, comme le suggère Paul Bénichou, les enrôlements totalitaires du XX^e siècle) s'ajoute encore le long désintérêt pour la routine classicisante des poètes de l'Empire ou de la Restauration. Des raisons de natures distinctes ont ainsi concouru au mélange d'indifférence et de suspicion qui a longtemps recouvert les poètes dont l'œuvre s'inscrit à la charnière des deux siècles. La journée d'étude de juin 2012 dont ce dossier est issu a d'emblée reposé sur l'hypothèse selon laquelle l'oubli du poète en révolution pendant tout le XIX^e siècle et la majeure partie du XX^e siècle en dit peut-être moins long sur les pratiques poétiques de cette période que sur certains soubassements de l'historiographie littéraire française. En cela, notre objectif était moins de réhabiliter certaines figures de poètes tombées dans l'oubli que de mieux comprendre le sens et la portée d'une si longue désaffection. Mieux la comprendre, c'est-à-dire à la fois réfléchir sur ses conditions de possibilité et mesurer ses éventuelles conséquences, en particulier sur la définition de la poésie qui n'a pas tardé à s'imposer dans les institutions littéraires du XIX^e siècle. Au plan poétique, l'intérêt problématique du tournant des Lumières tient à une situation de crise dont il n'est pas inutile de rappeler brièvement les principaux aspects.

« Mordu du chien de la métromanie, / Le mal me prit, je fus auteur aussi⁴. »

- 2 À partir de *La Métromanie* de Piron (1738), la manie de versifier à tout-va qui s'emparerait de chacun devient un cliché des discours sur la littérature du tournant des Lumières. Voltaire le reprend, avec la même ironie, avant qu'il ne s'épanouisse dans la France de la Restauration. Objet de sarcasme ou de déploration autant que construction dérivée de tensions élitaires, il s'arrime cependant à des courants de fond qui traversent le champ littéraire entre 1789 et les années 1820.
- 3 Aux représentations du temps – véhiculées par la presse, les libelles ou la littérature panoramique⁵ – qui reprennent inlassablement l'idée que tout le monde rime et prétend se faire imprimer, que la pratique poétique est devenue geste banal, répondent des tirages éditoriaux frappants. Dans « l'inondation textuelle⁶ » qui caractérise le marché de la librairie au tournant du siècle, la poésie joue ainsi un rôle central et pour la Restauration, les chiffres sont édifiants. Souvent cité, le succès des *Méditations poétiques* de Lamartine (15 000 exemplaires entre 1820 et 1830) ou des chansons de Béranger ne doit en effet pas faire oublier la véritable vogue de librairie que connaît alors la production poétique dans son ensemble. Les recueils de vers publiés annuellement sous la Restauration l'emportent en nombre sur les romans et les tirages moyens rivalisent souvent avec ceux des romans historiques, dont sont friands les lecteurs du premier XIX^e siècle. Les chansonniers et poètes royalistes en bénéficient même, avec des tirages qui font de certaines de leurs œuvres de véritables best-sellers⁷ : 6 000 exemplaires pour ce phénomène éditorial que fut la *Veillée d'armes* de Lamartine mais aussi 12 000 exemplaires pour une cantate de Ducis⁸ ou 14 000 exemplaires pour les *Trois Journées* d'Alissan de Chazet⁹. Cet emballement du marché se double d'une pratique extensive de la poésie, qui s'empare souvent du banal ou de l'actualité. Cette versification au quotidien s'illustre en des textes consacrés à une inondation, à l'inauguration d'une cloche ou à la fièvre jaune qui ravagea Barcelone en 1821¹⁰.
- 4 Cette extension du domaine de la poésie se lie, à partir de l'âge révolutionnaire, à une forme de démocratisation de la pratique, qui modifie, en profondeur, la portée du geste en même temps que le statut et les représentations de l'auteur. Le tournant des Lumières brouille indéniablement les contours étroits d'une pratique distinctive et exclusive de certaines catégories sociales et culturelles propre à l'Ancien Régime. Antoine Lilti en a rappelé l'importance, non seulement dans les activités proprement littéraires de la sociabilité aristocratique, mais encore dans les échanges sociaux, voire les relations professionnelles, des élites de l'Ancien Régime : « Au-delà de cette question de la valeur littéraire de la poésie du XVIII^e siècle, il faut souligner que la poésie comme pratique sociale est omniprésente dans la société urbaine du XVIII^e siècle, et notamment dans la bonne société¹¹. » Or, dans le contexte des luttes révolutionnaires, ce code de la bonne société se mue en forme privilégiée de l'engagement politique, devenant une norme scripturaire pour le plus grand nombre. Si la place centrale de la versification dans l'enseignement contribue à en diffuser la pratique, la part de la population concernée demeure somme toute restreinte. Plus décisives sans doute furent alors la volonté des poètes révolutionnaires de faire sortir la poésie des salons pour qu'elle gagne la place publique en même temps que l'éclosion d'une parole populaire soucieuse de se faire entendre. Peu-lettrés et auteurs d'un jour témoignent ainsi d'une recomposition du monde des poètes, manifeste en l'an II mais

toujours à l'œuvre sous la Restauration. Elle s'illustre dans une abondante production, souvent manuscrite, marquée par une volonté d'intervention dans le débat public. C'est le cas de Jacques-Martin Glise, menuisier dans les Basses-Alpes, qui recourt à la poésie pour rendre hommage à Louis XVIII :

Suis un ancien militaire âgé de 53 ans, ai servi pendant neuf années sans interruption aux armées du Midi et d'Italie, n'ai d'autre revenu que le fruit de mon travail de menuisier, ce que je fais en matière de poésie, le dois plutôt à mon naturel génie, lorsque n'ayant reçu que une très médiocre éducation¹² [...].

- 5 S'appuyant sur ses travaux bien connus consacrés à la pensée contre-révolutionnaire, Gérard Gengembre rend compte de tout ce que doivent aux adversaires de la Révolution, et en particulier à Bonald, cet avènement d'une poésie militante et cette définition offensive d'une littérature pensée comme activité sociale. Les héritages d'un usage aristocratique, d'une pratique étroitement liée au *cursus honorum* de l'homme de lettres et d'un code au cœur du lien mécénique, en même temps que l'impact de l'éclosion de la parole publique à l'âge révolutionnaire, concourent ainsi, au tournant des Lumières, à imposer la figure du poète autant qu'à faire surgir sa mise en crise. L'inflation de la production poétique pose en effet la question de la démonétisation d'une pratique désormais trop répandue pour se voir reconnaître un quelconque prix, quand le sentiment de prolifération des poètes fait naître, chez certains, le souhait d'une redéfinition hiérarchique.

La Révolution ou la crise des autorités normatives

- 6 Crise esthétique d'une part. La disqualification esthétique des poètes entre l'éclatement de la Révolution et l'émergence des grandes figures romantiques représente une constante du discours critique. À cet égard, le désintérêt de la postérité s'enracine dans une très longue tradition de défiance. Les témoignages sont innombrables. À la fin de la Restauration, par exemple, Étienne-Jean Delécluze se souviendra sans regret des « myriades d'alexandrins vides d'idées que vomirent les Delille, les Parseval, les Michaud, les Campenon. » Plus globalement, il dénoncera la mainmise de Delille sur la poésie de l'ère napoléonienne : « [...] pendant dix ans la poésie descriptive fut comme une maladie épidémique qui frappa tous ceux qui se mêlaient d'écrire. [...] » Et Delécluze d'insister sur « l'ennui que causait la clique déclamatoire des faiseurs de vers descriptifs¹³. » Ce qui est stigmatisé ici comme une « poésie de collège et de salon » sent l'exercice, la recette trop bien appliquée pour espérer plaire. S'il fallait n'en retenir qu'un exemple, c'est peut-être vers l'*Almanach des Muses* qu'il faudrait se tourner. Ce périodique offre le cas exemplaire d'une poésie jugée, dès cette époque, routinière et insipide. Il réussit même l'exploit de réconcilier à ses dépens des esprits aussi dissemblables que Rivarol et Louis-Sébastien Mercier. Dans *Le petit almanach de nos grands hommes, pour l'année 1788*, le premier s'acharne volontiers sur la foule des poètes obscurs qui « prouvent leur existence¹⁴ » en insérant de temps en temps une pièce fugitive dans l'*Almanach*. Quant à Mercier, son *Tableau de Paris* ne fait pas montre d'une plus grande bienveillance :

Il y a des tics littéraires qu'il est si facile d'imiter, qu'ils deviennent épidémiques. C'est ce qu'on remarque en lisant cet almanach, composé par tant de plumes différentes ; c'est une couleur, un ton uniforme. Vous jureriez que la moitié du livret est de la même main. On y aperçoit le même tour, la même manière, la même prétention à l'esprit ; et jusqu'au choix des mots et des images, tout vous répète

l'accent du persiflage à la mode. Tout auteur veut y paraître libertin, léger, quoique souvent il ne soit ni l'un ni l'autre. Ces poètes [...] vous entretiennent de leurs fêtes et de leurs plaisirs, sans vous donner envie d'y assister¹⁵.

- 7 Cette uniformisation serait le signe d'une banalisation de la pratique poétique qui induit le sentiment, souvent exprimé, d'une perte des repères, d'un brouillage des échelles de valeurs. Il est vrai que les instances traditionnelles de consécration (académies, salons) sont bientôt concurrencées par d'autres circuits de reconnaissance, comme l'indique l'essor de productions comme les almanachs, les dictionnaires, listes de poètes vivants et nouvelles sociétés littéraires¹⁶. La fragilisation, sinon la disparition des instances normatives ne fait qu'accroître l'instabilité autour de la définition du poète. Dans son *Tableau de nos poètes vivants*, Jacques Lablée évoque ainsi la multiplication des poètes :

Nous avons vu des auteurs anonymes d'articles de journaux, de pamphlets, de satyres et de libelles, fixer des rangs à nos poètes au gré de leurs préventions et de leurs passions, vouloir écarter du champ des lettres ceux que la nature y avait appelés et y donner des places distinguées à des hommes sans caractère. [...] Cependant, comme un des fruits du commode emploi d'arbitre des talents est d'occuper soi-même ou de faire occuper les places vacantes par ses amis ou ses protégés, c'est à qui l'exercera. On n'écrit que pour juger, on aime mieux être sacrificateur que victime, et distribuer des couronnes auxquelles on a part, que d'être fustigé avec des épines. [...] Le bon public, qui ne juge plus, met une confiance aveugle en ceux qui se livrent à l'exercice de ses droits¹⁷.

- 8 Sous la Restauration, ce sentiment de brouillage, et des instances normatives et de la définition du poète, nourrit l'abondant courrier des poètes-misère et des gens de bohème, qui dénoncent âprement un système qui les exclut¹⁸. S'adressant au pouvoir, dont ils dénoncent l'indifférence, ils s'en prennent à la « prostitution des grâces royales¹⁹ », fustigent les coteries et les réseaux, sans lesquels aucune carrière de poète ne serait possible²⁰, condamnent un âge où meurt le vrai génie et triomphent les « vils folliculaires²¹ ». Ces – vains – appels au pouvoir disent ainsi toute l'angoisse de la recomposition du marché du livre et des circuits de la réussite, autant que l'aspiration à voir le pouvoir rendre sa lisibilité hiérarchique au monde des poètes. Face à ce que d'aucuns considèrent comme un débordement démocratique du Parnasse, et pour mieux lutter contre le risque d'indifférenciation qui lui est inhérent, le besoin se fait donc ressentir de raffermir les règles, de réaffirmer le sens de certaines hiérarchies. En un mot : de refonder une autorité normative.
- 9 C'est dans ce cadre qu'il faut resituer le concours sur l'*Éloge de Boileau* (1801-1804) organisé par l'Institut national des sciences, arts et lettres, sous le Consulat, dans un moment de profondes mutations politiques et intellectuelles. L'intérêt de la référence à Boileau est d'abord de faciliter la transaction avec l'idée, idéologiquement piégée, d'*inégalité*. Trop de versificateurs se prennent pour des poètes. Il faut y mettre bon ordre et telle est bien la fonction de Boileau à cette époque. Tout le monde n'est pas poète, et l'on ne saurait transposer au monde littéraire l'idéal d'égalité qui prévaut, au moins en théorie, dans la société révolutionnée. Un des candidats résume bien cet enjeu : « [...] Tout le monde se croyait en droit de versifier. Boileau ne l'accorde qu'à ceux qui sont *nés poètes*. Retirez-vous donc, rimailleurs inflexibles, et cédez votre place à ceux qui sont dignes des Virgiles et des Horaces [sic]. [...] Nouveaux Chapelains [sic], que n'écrivez-vous en prose²² ? » Il faudrait donc être *né poète*. Cette réhabilitation de la naissance n'a cependant rien à voir avec un recyclage des anciens privilèges. Car Boileau n'est pas d'extraction aristocratique. Exempt de tout passe-droit héréditaire, il

fournit à la nouvelle société l'exemple idéal du roturier parvenu à se faire un nom : bourgeois devenu gentilhomme des lettres, il incarne la supériorité des dons sur la naissance. D'où, sans doute, la reprise continuelle, sous la plume des candidats, d'une anecdote célèbre qui montre Boileau imposant son arbitrage au monarque en personne. On aime se rappeler Boileau faisant la leçon à Louis XIV :

Un courtisan opposait le suffrage du monarque à la censure que le poète faisait de certains vers : « Dites au roi, répliquait-il avec colère, que je me connais mieux que lui en vers ». Sont-ce là les mots chatouilleux qu'aime à entendre les puissances de la terre ? Que répondait le roi ? Qu'il avait raison²³.

- 10 Un tel épisode concentre à lui seul toutes les bonnes raisons que peut avoir l'Institut d'intégrer Boileau au contingent des grands hommes dont la Nation s'enorgueillit. À l'occasion, l'*exemplum* trouve une variation dans l'image du précepteur intransigeant d'un Roi réduit au rang de vulgaire rimailleur : « L'autorité même ne put émousser le courage de Boileau et son dévouement en faveur du goût ; on en a la preuve dans sa réponse à Louis XIV lui montrant des vers de sa façon : « "Sire, votre majesté a voulu faire de mauvais vers, et elle y a réussi"²⁴. »
- 11 Partout reproduites, ces scènes n'illustrent pas seulement l'audace un peu rude d'un franc-parler devenu proverbial. Leur fonction serait plutôt de raffermir la légitimité d'une *expertise* poétique. Il s'agit bien ici de fonder une aristocratie d'un nouveau type. Dans cette perspective, l'inflexibilité de Boileau envers les petites plumes de son temps en fait une référence rêvée pour renvoyer à leurs études les citoyens trop pressés de convertir leur promotion politique en crédit poétique. Référence parfaite, en somme, puisqu'elle accrédite la thèse d'une expertise propre aux poètes en illustrant le rayonnement d'une souveraineté inaliénable devant laquelle s'inclinent jusqu'aux détenteurs du pouvoir politique.
- 12 En réalité, cette revendication n'est pas le signe d'une quelconque assurance. Elle trahit au contraire une inquiétude liée à la profonde crise de légitimité à laquelle sont alors confrontés les poètes.

Crises de légitimité

- 13 Cette crise de légitimité a plusieurs facettes. Dans tous les cas elle traduit la hantise d'une subalternisation de la pratique poétique. Ce complexe tient d'abord à la forte concurrence des régimes de discours dans un contexte de mutations épistémologiques qui se traduisent elles-mêmes par des réformes institutionnelles dont le statut du poète ne sort pas indemne. Depuis la « prise » de l'Académie française par les philosophes dans les années 1770, la crainte d'un déclassement symbolique du poète dans la société du temps s'exprime avec la régularité d'un véritable cliché. Encore ouvertes sur un possible compromis, appelant même à une nécessaire alliance des ressources respectives des poètes et des hommes de sciences, les anciennes réflexions de Chabanon sur « ce soudain changement / d'un siècle poétique en un siècle savant²⁵ » laissent désormais place à des diagnostics plus sombres, voire franchement pessimistes, sur l'inactualité fondamentale du poète en un temps gagné par le prosaïsme des sciences de la matière. Pour reprendre les attributs souvent mis en balance dans la presse de cette époque, les nouveaux maîtres de vérité manient moins la lyre que le compas, la règle ou l'équerre. L'image d'un siècle naissant étranger à la poésie domine ainsi largement la presse de la Restauration ou les témoignages des contemporains –

même si, pour beaucoup, l'âge antipoétique par excellence se clôt avec l'Empire. La question est ainsi posée sans détour par Artaud, dans son *Essai littéraire sur le génie poétique au XIXe siècle*, de 1824 : « faut-il donc désespérer de la poésie et des arts ? », l'enjeu, pour lui, n'étant pas « de savoir s'il y aura encore des poètes » car « en aucun temps nous n'en manquerons ; mais bien s'il y aura encore du génie poétique²⁶. » À leur manière, les débats provoqués par la vogue de la poésie scientifique témoignent exemplairement d'une peur, alors assez répandue, de voir la poésie réduite à une fonction ancillaire consistant à orner et transmettre ce que d'autres ont pensé. Au-delà des problèmes techniques induits par ce genre au long cours²⁷ (difficultés lexicales ; obscurité de certaines explications mises en vers ; etc.), cette humble mise au service d'un discours apparaît alors parfois comme l'indice d'une relégation du poète au rang de simple utilité. Le monde académique cependant, et c'est ce que montre Nicolas Wanlin, n'entérine pas aisément cette relégation. Dans son analyse de la poésie didactique entre 1789 et 1830, il souligne en effet combien cette forme appliquée aux sujets scientifiques relève d'un choix offensif et idéologique revendiquant le primat des lettres. Choix teinté de nostalgie, sans doute, mais qui témoigne bien de ce que, jusque vers 1830, « survit, au moins dans la pensée académique, l'idée que les sciences ont un profit à tirer de la poésie. »

- 14 Mais la crise est aussi, et peut-être surtout, d'ordre politique. Elle tient aux circonstances même d'une société prise de soubresauts trop violents pour ménager encore à ses poètes une quelconque visibilité. La conviction que les époques de grande agitation politique seraient fatales aux pratiques littéraires, et singulièrement à la poésie, fédère en effet de nombreux publicistes. Les périodiques de tous bords s'accordent sur ce point. Des *Annales religieuses, politiques et littéraires* sous le Directoire au *Censeur européen* sous la Restauration en passant par le *Journal des débats* sous l'Empire, tous relaient cette même idée d'une invisibilité des poètes dans un espace médiatique obsédé par les incessants retournements politiques. Selon les rédacteurs du *Conservateur*, journal créé au lendemain du coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), il faudrait attendre une certaine stabilisation politique, un apaisement même relatif des rapports sociaux pour espérer voir la pratique poétique retrouver de son lustre :

Les muses gardaient le silence... Elles aiment la paix, l'ordre, et surtout la fin des discussions politiques. Un orage violent a éclaté : les poètes ont dû chercher une retraite dans les bosquets qui avoisinent l'Hélicon. Ces moments de troubles sont passés : les poètes ouvrent leur porte-feuille, et le *Journal des Muses* [...] vient leur accorder l'impression et la publicité²⁸.

- 15 La proclamation de l'Empire ne semble pas changer la donne. À la toute fin du XIX^e siècle, les historiens de la III^e République rapporteront encore la médiocrité de la poésie sous Napoléon au bruit des armes qui retient alors l'attention générale :

[...] quand l'épopée était en action dans les champs de Rivoli et d'Austerlitz, elle ne s'écrivit pas ou s'écrivit mal dans un poème. Trop d'action nuit alors à la pensée ; à supposer qu'un Homère eût surgi, on ne l'eût pas écouté : le public n'avait d'oreilles que pour entendre la lecture des bulletins de l'armée. [...] Il en résulta que les poètes, notamment, passèrent à côté de quelques sources nouvelles de poésie sans les apercevoir²⁹ [...].

- 16 Remis en perspective, le volontarisme d'un Millevoye rend dès lors un son bien dérisoire. Celui-ci exhortait en effet ses contemporains à prendre la plume en assimilant « le siècle des héros » à celui des poètes³⁰. Dans « Les Plaisirs du poète, ou les pouvoirs de la poésie », qui culmine dans l'apologue d'Almanzor fléchissant par ses vers

un conquérant sanguinaire, le même Millevoye allait jusqu'à créditer le poète d'une faculté de séduction salvatrice le plaçant en surplomb d'une histoire dont il infléchit le cours de manière décisive³¹.

- 17 Ces représentations avantageuses, on le voit, désignent plus une situation idéale qu'elles n'informent sur les pouvoirs effectivement reconnus au poète dans la société postrévolutionnaire. La chute finale de la Grande Armée marque-t-elle un tournant ? Rien n'est moins sûr, si l'on en croit ce rédacteur du *Courrier* qui s'insurge à son tour, en 1819, contre la part écrasante des questions politiques dans l'espace public. L'attention publique serait captée, presque monopolisée par les rebondissements de l'actualité politique :

[...] n'est-il pas permis à l'ami des lettres de protester contre cette domination des débats politiques, toutes les fois qu'elle menace de devenir despotique et exclusive ? [...] En devenant citoyens, à Dieu ne plaise que nous cessions d'être hommes ! L'homme n'est pas tellement fondu dans le corps social, qu'il ne soit quelquefois rendu pour quelques instants à lui-même. Sont-ce les lois qui viennent alors, amies fidèles, enchanter ses loisirs et animer sa solitude ? Ce sont les lettres, ces filles du ciel, dont la destinée est de survivre à toutes les législations, et de charmer les disgrâces des hommes publics eux-mêmes. [...] En laissant donc à la politique la première place dans notre feuille, comme elle l'occupe dans le Monde, nous nous proposons de consacrer, toutes les semaines, un article à l'examen des nouveautés littéraires³².

- 18 Et, de fait, l'idée d'une dissolution de l'esprit poétique, emporté par la politique, est une antienne de la Restauration. Confrontée à cette concurrence supposée des affaires politiques et militaires, la poésie souffrirait tout particulièrement de la Révolution française et de ses suites immédiates. Très tôt dans le siècle, c'est ce qui ressort de l'accueil fait au premier Prix de poésie décerné par l'Institut national en 1801 (il s'agit d'un de ces concours académiques ici revisités par Jean-Luc Chappey et Guillaume Peureux). Les réactions à ce concours, dont le sujet était *La fondation de la République française*, méritent d'être rappelées. Certains journalistes s'offusquent d'abord du temps mis par l'Institut pour honorer les poètes. Il est vrai qu'il aura fallu attendre pas moins de six années (depuis la fondation de l'Institut en 1795) pour voir proposé un prix de poésie. Dans ces conditions, certains dénoncent ce qu'ils considèrent comme un « oubli » des poètes. Ils y voient bien sûr un signe des temps, une nouvelle preuve de l'écrasement de la poésie par le prosaïsme des sciences de la nature mises en vogue au XVIII^e siècle³³. Réelle ou supposée, l'indifférence de l'Institut pour les questions poétiques serait la conséquence logique de sa composition et surtout d'une organisation interne trop favorable aux savoirs positifs. La faute en reviendrait bien sûr aux Lumières. Ainsi le satiriste Victor de Campagne n'hésite-t-il pas à écrire en 1800 que Voltaire avait « dépoétisé son siècle³⁴. » Au fond, le retard de l'Institut à honorer les poètes vivants n'en serait qu'un nouvel indice.

- 19 Mais plus radicalement, c'est le sujet en lui-même qui est parfois remis en cause. *La fondation de la République française* est-elle vraiment un sujet poétique ? On peut en douter à la lecture du *Journal des débats* qui éreinte l'*Ode à la République* du citoyen Charles-François Masson³⁵, lauréat du concours. La vraie difficulté du sujet résiderait dans :

[...] la trivialité des déclamations révolutionnaires. Nous avons, depuis douze années, entendu si souvent répéter les mots de *peuple*, de *liberté*, de *tyrans*, qu'une partie de notre bonheur actuel consiste précisément dans le silence de ces démagogues insensés qui déchiraient au moins nos oreilles, lorsqu'ils ne pouvaient

déchirer nos cœurs. [...] Je ne lui reprocherai pas [au poète] d'avoir composé une ode qui ressemble à toutes ces chansons où l'anarchie célébrait son propre triomphe ; mais je reprocherai à l'Institut d'avoir couronné une pièce où toutes les règles du goût et tous les principes de la langue sont violés ; et où l'amphigouri, le galimatias, la déraison sont poussés au dernier degré³⁶.

- 20 En dépit de ses dénégations, l'article paraît mettre sur un même plan désordre social et dérèglement poétique. Ces débuts mouvementés n'ont guère laissé de trace, et cette absence constitue en soi un objet digne d'attention. La discrétion de l'historiographie sur cette mise en vers de la République est en effet frappante. Un siècle plus tard, Franqueville passera sous silence ce prix de poésie, comme si le sujet, encore trop marqué par la conjoncture révolutionnaire, était d'un maniement encore trop délicat. Dans cette somme parue en 1895, la notice consacrée à Masson ne mentionne pas sa victoire, ni même sa participation au concours de 1801³⁷. Le concours semble d'ailleurs lui-même effacé des tablettes : on n'en trouve pas trace dans la liste récapitulant tous les sujets de poésie proposés par l'Institut national³⁸. Ce ne serait là qu'un détail si ce constat ne recoupait ce qu'il faut bien appeler un angle mort de l'histoire de la poésie. Michel Delon fait justement observer que « le mouvement poétique révolutionnaire et anticlassique » a été rapidement effacé de la mémoire collective. Il donne l'exemple du polygraphe Michel Cubières, représentatif d'un « mouvement littéraire systématiquement refoulé ou ridiculisé par l'histoire littéraire³⁹. » Il se trouve que Masson entrerait sans grande difficulté dans cette catégorie, puisqu'il est l'auteur d'une épopée républicaine, *Les Helvétiens* (1800), dans laquelle il revendique avec véhémence une liberté formelle en adéquation avec le nouvel état social :

Il me paraît surprenant que durant une révolution qui vient d'affranchir la pensée de ses vieilles entraves, la langue française n'ait pas cherché davantage à briser les siennes. [...] N'est-il pas étonnant encore que ce soient les orateurs qui aient pris un vol plus hardi et plus élevé, tandis que les poètes ont suivi scrupuleusement les anciennes ornières ? [...] Il semble que les vers français soient comme une vieille monnaie à laquelle on ne veuille plus donner cours qu'autant qu'elle est effacée et polie par le frottement. N'est-ce donc qu'en révolution ou en modes que les Français veulent toujours du neuf ? Quiconque ose employer une phrase qui ne se trouve pas citée dans le Dictionnaire, ou un hémistiche qui n'ait pas été retourné cent fois, fait d'abord crier : Cela n'est pas français ! *Voltaire, Racine, Boileau, ne l'ont pas dit !* Boileau, Racine et Voltaire ont fort bien dit ce qu'ils ont dit, et c'est pourquoi il ne faudrait pas le toujours redire ; mais ils n'ont pas tout dit, parce qu'ils n'ont pu tout penser. Voudrait-on désormais faire du plagiat le seul mérite de notre poésie⁴⁰ ?

- 21 Dans le *Rapport* qu'il en fait devant ses collègues de l'Institut, François de Neufchâteau dit voir dans cette œuvre une « espèce de phénomène en poésie et en politique⁴¹. » De même, Jean-Marie Roulin a pu mettre en lumière, sans d'ailleurs en dissimuler les impasses, les réformes introduites par Pagès de Vixouze dans *La France républicaine, ou le Miroir de la Révolution française* (1793)⁴². Quels qu'en soient les paradoxes et les insuffisances, les positions singulières de Masson, Cubières ou Pagès pourraient contribuer à infléchir notre approche des productions poétiques en contexte révolutionnaire. Il est bien sûr incontestable que, « du Consulat à la Restauration, un long mouvement de pensée conservatrice exalte la poésie pour en faire l'appui de la religion, la réparatrice salutaire de la subversion philosophique⁴³. » Il apparaît cependant plus risqué de réduire « la poésie libérale avant 1830 » à « l'application d'une rhétorique traditionnelle inchangée à l'enthousiasme militant⁴⁴. » C'est tout le sens de l'analyse menée par Stéphanie Genand autour de Germaine de Staël, qui déconstruit

autant le cliché persistant d'une Staël « anti-poétique » que celui d'une invalidité du genre pour la muse du groupe de Coppet. Ce que révèle l'étude, tant de sa production poétique, que de ses traductions et de ses essais, c'est combien Staël promeut une redéfinition de la poésie, capable de renouer avec la philosophie et de domestiquer les passions, pour faire advenir un génie poétique débarrassé des contraintes de la versification. Et là serait la voie, pour Staël, d'une réparation des blessures révolutionnaires et d'un ré-enchantement de l'Europe autant que de la langue et de la morale.

Poètes et jeux de pouvoirs

- 22 La réappréciation du statut du poète dans l'entre-deux siècles passe assurément par une meilleure prise en compte des conditions sociales, et politiques, des différentes pratiques poétiques. Contrairement à une représentation dont on a précédemment mesuré le succès au tournant du siècle, l'essor des journaux politiques et l'intérêt pour les affaires du jour ne provoquent pas un réel reflux de la poésie. Loin d'être reléguée au rang d'amusement sans consistance, celle-ci n'est pas plus étrangère aux stratégies sociales des acteurs qu'elle n'est absente des agendas politiques qui se succèdent au fil des régimes. Une période comme celle de la mobilisation patriotique et du gouvernement révolutionnaire (1792-1795) voit une dilatation des contours du monde des poètes. Si tous les citoyens ne prennent pas la lyre, la poésie n'en est pas moins investie par des représentants de groupes sociaux de plus en plus divers. Occasionnels, ces poètes, s'ils répondent aux sollicitations des autorités locales ou nationales qui font appel à la créativité citoyenne au moment des fêtes ou des célébrations civiques, peuvent aussi réagir, poétiquement, aux événements les plus divers. Michel Vovelle a déjà signalé cette démocratisation du geste poétique. Il attirait l'attention sur l'émergence des nouveaux poètes de l'an II issus principalement des rangs des « professionnels de la Révolution » (de bureaux ou simples commis des administrations centrales ou locales), des militaires (officiers mais aussi simples soldats), des hommes de loi et des enseignants⁴⁵. Un extrait de la liste des poèmes transmis aux membres du Comité d'instruction publique en prairial an II (à l'occasion de la fête de l'Être suprême) confirme en grande partie cette sociologie :

Lettre d'envoi par L. Pillon, lieutenant au 7^e régiment de dragons, d'une ode républicaine sur la guerre actuelle et l'ouverture de cette campagne (1^{er} prairial an II) ; Envoi par Pierre-Eustache Courtin jeune, notaire et officier municipal à Orbec (Calvados) de Couplets chantés du temple de la Raison de la commune d'Orbec le décadi 20 floréal an II ; *Ode au peuple français*, manuscrite ; Couplets pour une fête en l'honneur de Marat et Pelletier, gravés, paroles et musique ; *Les Français vengés*, ode, impr. de 3 p. in-8° par un citoyen de la Halle au Blé (s.d.) ; Envoi par Desfoyes, secrétaire général des poudres et salpêtres au Comité de Salut public, de trois strophes intitulées *Religion républicaine d'après Zoroastre, Jésus et Confucius* (7 prairial an II) ; Envoi par la citoyenne Dubois, nièce de défenseurs de la patrie de ses *Hymnes et prières républicaines* gravées, paroles et musique (5 prairial an II) ; Envoi par B.-L. Boquet, président du tribunal du district de Soissons, de *Vers républicains en l'honneur de l'acceptation de la Constitution* (impr. de la p. in 4°), et d'un *Hymne à l'Être suprême* sur l'air de la Marseillaise, manuscrit (11 prairial an II) ; Envoi par Perrotte, caporal au 4^e bataillon de l'Orne, d'une pièce de vers intitulée *À l'Éternel* (prairial an II) ; Envoi par Lefèvre, secrétaire de la Trésorerie nationale, d'un *Hymne à l'Éternel* (15 prairial an II) ; Envoi par Lenoir, gendarme du département de la Manche au quartier général de l'armée du Rhin, à Offenbach, de

Couplets dédiés à l'Être suprême sur l'air *Aussitôt que la lumière* (14 prairial an II) ; *Hymne à l'Éternel* sur l'air des *Bonnes gens* par Cartault, juge de paix à Boissettes (Seine-et-Marne) (prairial an II) ; *Bouts rimés pour la fête de l'Être suprême* par François Jourdain, poète naturel, sans étude, versificateur d'abondance, citoyen d'Amiens, âgé de soixante-dix ans (prairial an II) ; *Le Pauvre et l'astronome*, fable, par Drobecq, instituteur demeurant à Paris, 15 rue des Grands Augustins (an II) ; Lettre d'envoi d'une œuvre non désignée par Chanson, imprimeur de la commune de Millau (Aveyron) (22 prairial an II) ; *Hymne à l'Être suprême*, composé pour la fête du 20 prairial, par A. Jay⁴⁶, administrateur du district de Libourne (27 floréal an II) ; Envoi par Armand aîné, ancien barbier de campagne remplaçant à la section Le Pelletier, demeurant aux ci-devant filles Saint-Thomas, de quatrains adressés aux vertueux républicains, à *l'Être suprême et à la République* (prairial an II)⁴⁷.

- 23 Dans cette liste, Augustin Louis de Ximenès, âgé de soixante-neuf ans, « mis en réquisition pour composer des pièces patriotiques », auteur d'un *Hymne à l'Éternel* (5 prairial an II), ferait presque figure de « poète officiel ». Dans ce processus, l'écriture poétique s'émancipe des règles traditionnelles et s'extrait des contraintes classiques : hymnes, chansons ou « bouts rimés », la période favorise la porosité entre les diverses formes d'écriture poétiques. S'ils cherchent à respecter les règles traditionnelles, les poètes de l'an II n'hésitent pas à s'en détacher dans la mesure du possible, brouillant les frontières établies entre les genres canoniques. La poésie « sort » du livre et de l'imprimé pour se diffuser à travers la chanson, le chansonnier et le poète finissant par se confondre. Comme le rappelle Michel Delon, « la création durant la Révolution se caractérise par des échanges permanents entre inventions individuelle et collective, entre formes savantes et populaires. [...] De la rue naissent des refrains, d'autres sont des commandes du Comité d'instruction publique ; les premiers réagissent à l'actualité, la commentent à chaud, les seconds installent déjà la Révolution dans l'histoire et organisent les rites de la République⁴⁸. » Dès lors, l'écriture poétique, à rebours de l'évolution imposée depuis le XVII^e siècle par l'Académie, redevient une pratique collective qui s'autonomise des formes imposées par les normes de la publication sous la forme d'imprimé. S'il reste des poètes-auteurs (les poètes officiels, souvent subventionnés par les administrations nationales ou locales), ces derniers sont loin d'avoir le monopole de la production poétique de l'an II. Ce moment privilégié voit une appropriation collective de l'écriture et de la parole poétiques qui s'inscrit dans la construction d'une communauté civique. La poésie semble alors participer à ce vaste mouvement de conquête politique du peuple qui étend par là son espace et conquiert de nouvelles formes d'expression. Si cela participe à un moment particulier de promotion des émotions ou des sentiments dans l'espace public⁴⁹, investir le domaine poétique s'entend en effet comme un acte politique contribuant à l'affirmation du statut de citoyen-patriote. Comment dès lors interpréter l'adoption par les députés de la Convention nationale le 26 ventôse an II (16 mars 1794) du décret portant que dorénavant on n'entendra plus à la barre de la Convention que la raison en prose⁵⁰ ?

Un citoyen chante plusieurs couplets patriotiques. Un membre observe que la barre de la Convention est destinée à recevoir l'émission solennelle et sérieuse du vœu des citoyens : il rend justice au civisme manifesté par les pétitionnaires ; mais il demande que dorénavant on n'entende plus à la barre de la Convention que la raison en prose. Cette proposition est décrétée⁵¹.

- 24 La question n'est pas anodine si l'on songe que les tentatives pour « dépolitiser » le peuple passeront en partie, dès le Directoire, par sa dé-poétisation au bénéfice de la reconstitution d'une figure sacrée, officielle ou académique, du poète. La chute de Robespierre et la remise en ordre politique et sociale s'accompagnent d'une première

réorganisation du monde de la poésie. La distribution des secours et pensions aux savants, artistes et gens de lettres en l'an III permet en effet aux autorités politiques de reprendre en partie la main sur le statut de « poète » : « Trois mille livres à chacun des citoyens : Lebrun, poète lyrique ; Saint-Lambert, auteur des poèmes des *Saisons* ; Deux mille livres à chacun des citoyens : Collin d'Harleville, poète comique ; Parny, poète ; Guillard, poète lyrique ; Quinze cents livres à chacun des citoyens : Pagès, auteur d'un poème de la *France républicaine*⁵². » Si certains voient leur légitimité reconduite, d'autres sont écartés de la distribution. Parmi eux, de nombreux chansonniers comme le fameux Ladré, auteur du *Ça ira*, qui, en dépit de nombreuses sollicitations, ne bénéficie d'aucune reconnaissance de la part des autorités :

Un homme à qui l'on a promis tant de fois une gratification pour être l'auteur des paroles du *Ca ira* de 1790 (vieux style) se trouva dans la nécessité aujourd'hui par la rigueur de la saison et l'opinion d'une partie du peuple mal conseillée qui donna dans le travers et qu'il combat tant qu'il peut aux dépens de sa subsistance. C'est moi, citoyens représentants, qui suis ce Ladré dont on voit le nom écrit en haut de plus de cinq cents chansons révolutionnaires depuis la prise de la Bastille. Le *Ca ira* est sorti de ma plume dictée par mon âme patriote ainsi que toutes les autres, mais celle-là a plus influencé sur l'esprit du peuple que toutes les autres, qui n'ont pourtant pas fait de mal à la révolution, car mon style est vraiment populaire, et se fait mieux comprendre à la masse du peuple que certaines chansons fines et sublimes que je comprends bien mais que tout le monde ne comprend pas⁵³.

- 25 À partir du Directoire, il semble justement que l'on assiste, de manière plus ou moins rapide, à une reprise en main des instances de consécration de l'écriture poétique par un groupe restreint. Certaines lettres montrent que la question de la publication est cruciale : « Parny, poète plein de grâce, qui au temps du despotisme n'a jamais avili son talent, n'a jamais fait un vers dédicatoire, qui depuis la révolution a produit plusieurs ouvrages qui n'attendaient que des circonstances favorables pour paraître, est réduit à un état qui le met dans l'impuissance de publier ses dernières productions⁵⁴. » Si les fêtes du Directoire permettent encore à de nombreux citoyens de prendre la plume et de s'improviser poètes, un processus de confiscation de la qualité de poète est en cours, qui passe par la promotion de certaines figures officielles. À l'heure de la promotion de la « raison », de la réaffirmation de l'impératif de civilisation par les élites républicaines, c'est moins la poésie que les usages poétiques dans la prise de parole populaire qui sont en jeu. Il faut ainsi mettre en avant la « bonne » poésie et les « bons poètes », en écartant une partie de ceux qui avaient investi le terrain de l'écriture poétique en l'an II. Il semble encore que, sous le Directoire, la reconstitution d'une forme de sociabilité mondaine autour de personnalités majeures de l'espace administratif et politique (comme le salon de François de Neufchâteau) favorise le retour en grâce d'une production inscrite dans les méandres des usages sociaux des élites. Cette hypothèse reçoit une confirmation de cet extrait des mémoires de Jacques Lablée. À sa sortie de prison, sous le Directoire, il fonde le *Journal des Muses* :

Heureusement je fus mis en état d'acquérir le fonds de l'entreprise que je fis valoir moi-même ! Elle réussit, et me mit en rapports particuliers avec ce que notre Parnasse avait de plus distingué. Logement, commis, domestique, tout annonçait que j'avais recouvré l'aisance dont j'avais joui. Je réunissais de temps en temps à ma table des gens de lettres auxquels j'étais le plus redevable de mon succès. Ducis et Lebrun, surnommé le Pindare français, me visitaient quelquefois. [...] Le *Journal des Muses* me fit faire une connaissance qui aurait pu avoir sur mon sort plus d'influence qu'elle n'en a eu. Louis Bonaparte (devenu depuis roi de Hollande) étant à l'armée m'adressa avec son abonnement, une lettre très flatteuse ; il se proposait

de me venir voir lorsqu'il serait à Paris. Peu après j'ai su qu'il était venu chez moi. [...] Dans le cours de cette liaison, il me consultait sur quelques poésies légères de sa composition ; une entr'autres adressée à une *innocente de quinze ans* (mademoiselle Hortense Beauharnais qu'il a épousée) [...]. Peu de temps avant les proscriptions de fructidor an 5, Carnot m'avait donné pour le *Journal des Muses* quelques-unes de ses poésies légères. Il aurait été à souhaiter qu'il ne se fût fait connaître que par des productions de ce genre. Un de ses amis était venu m'engager à le recevoir chez moi pendant la crise ; des convenances particulières ne me permirent pas de faire ce qu'il désirait. Je suis porté à croire que c'est ce qui m'a valu sa défaveur lorsqu'il est devenu ministre. Ma liaison avec Louis Bonaparte devint assez intime ; nous nous voyions l'un chez l'autre. [...] En l'an VI, il fut question de m'envoyer en Corse comme commissaire du gouvernement. Lorsqu'on présenta ma nomination à la signature du directoire, le directeur Merlin fit observer *qu'en imprimant dans le Journal des Muses l'ode de Lebrun contre l'anarchie, j'avais affecté d'omettre celle contre le royalisme* [...]. Tels furent les motifs du refus de la signature ; je les extrais d'une lettre que le secrétaire général Lagarde m'adressa en m'informant de la disgrâce de mon journal. Je fus également instruit de cette circonstance par M. François de Neufchâteau, dont la littérature m'a aussi procuré la connaissance particulière⁵⁵.

- 26 On voit ici, non seulement combien l'aptitude à écrire des vers est un élément crucial de la réussite sociale (l'écriture poétique relevant ainsi de la « performance » et du « spectacle de société » qui se joue lors de chaque événement, même mineur), mais encore combien les échanges sous-tendant la circulation et la publication de la poésie tissent une sociabilité dont les enjeux s'avèrent irréductibles à des considérations seulement esthétiques. La poésie redevient un domaine réservé aux élites et, surtout, aux spécialistes. Ce processus se rigidifiera davantage sous le Consulat et l'Empire, la remise en ordre politique s'appuyant, pour une large part, sur la remise en ordre du monde des lettres. Remise en ordre partielle, cependant, comme le montre exemplairement Catriona Seth dans son analyse des démêlés de Parny avec l'Institut. Car au coup d'éclat de la *Guerre des Dieux anciens et modernes* (1799), qui lui vaut inimitiés et stigmatisation persistantes, répond une élection prenant, elle, valeur d'affranchissement. En faisant de Parny l'un des siens, l'Institut revendique clairement son indépendance à l'égard du pouvoir du Consulat puis de l'Empire, jusqu'à se muer en institution d'opposition de l'intérieur. Au demeurant, l'analyse de l'*Almanach des Muses* menée par Philippe Bourdin, étude sérielle qui précise les contours sociologiques des auteurs, les réseaux qui les unissent et l'intensité de la production, confirme le caractère incertain de cette mise en ordre : la diversité des hommes et des opinions publiés dans l'*Almanach*, entérine en effet « la contradiction idéologique, en un temps qui ne l'admet guère. »
- 27 Sensible sous le Consulat et l'Empire, la réappropriation des instances de consécration poétique ne semble plus réellement à l'ordre du jour sous la Restauration. Certes, le mécénat princier demeure désirable pour un grand nombre d'auteurs et reste un vecteur de hiérarchisation au sein du monde des poètes. Le courrier que nombre de poètes adressent au pouvoir en témoigne, développant abondamment l'idée qu'il appartient au prince de protéger les beaux-arts et de reconnaître les talents. Ainsi Alexandre Lecoq, dans une lettre au ministre de l'intérieur, Laine, auquel il dédie, en 1816, son *Ode sur le trois mai* s'exclame-t-il : « Enfin les talents vont recevoir leur digne récompense, l'émulation de reprendre son cours sous le gouvernement paternel de Sa Majesté qui s'occupe à fleurir les talents en même temps que le bonheur⁵⁶. » Cependant, ce schéma mécénique semble alors se brouiller et la mise en ordre élitiste, observable au cours des régimes précédents, paraît s'épuiser. De fait, les poètes consacrés sont

souvent les mêmes que sous l'Empire alors que l'efflorescence du marché, certes encore à ses balbutiements, et le régime de liberté de l'imprimé laissent s'épanouir une production poétique ample, qui renoue, par bien des aspects avec la vitalité poétique et politique de l'an II. Diversification sociale, explosion quantitative du nombre des poètes et retrait de l'État dans le contrôle du monde des lettres concourent ainsi à la poursuite – paradoxale – du mouvement de consécration du poète-citoyen né dans le creuset de la Révolution.

- 28 C'est ainsi que la Restauration consacre une figure de poète voué à réparer la société post-révolutionnaire et à lutter contre les errances philosophiques de l'âge des Lumières. Depuis le Consulat, comme l'a montré Paul Bénichou, la conjoncture était propice à la promotion d'une figure particulière du poète dont la production, telle les martyrologes d'un Joseph Treneuil, est appelée, par les publicistes en soutane, à participer au mouvement de conquête catholique⁵⁷. Le statut social et politique de la poésie n'est dès lors plus dissociable d'une dénonciation de la philosophie, de l'abstraction (thème bien connu de la philosophie qui détruit le goût et assèche le cœur...) et des sciences. Pour Ballanche comme pour Chateaubriand, il s'agira bien de réintroduire la dimension religieuse dans la poésie épique afin « d'installer la destinée humaine dans un univers qui dépasse l'homme⁵⁸. » Sous la Restauration, cette fonction militante et combative est particulièrement lisible dans la conception qu'ont les thuriféraires du régime de leur rôle et des visées de leurs textes. D'avertissements en introductions, tous les auteurs d'éloges, petits ou grands, « bohémiens » ou poètes consacrés, affirment en effet leur légitimité à intervenir dans le gouvernement des esprits et se posent en vigies morales de leur siècle. Cette définition sacerdotale de la poésie, cette mise en scène de soi comme prophète est également assumée par une foule d'inconnus et de petits poètes. Elle témoigne, à son niveau, d'une démocratisation du geste qui échappe aux instances traditionnelles de consécration. Elle conduit ainsi certains observateurs à s'inquiéter de ce magistère qui menace l'équilibre d'une monarchie censitaire. C'est le cas de Jean-Louis Laya, censeur théâtral, qui, en 1827, dénonce la prétention des « faiseurs de vers » philhellènes à peser sur les débats autour de la question grecque :

Je suis, plus que tous les déclamateurs et les poètes, ennemi de toute espèce de despotisme, et plus particulièrement de l'aveugle tyrannie du sultan. Je frémis des cruautés sans nombre exercées par leurs satellites et je souhaite vivement d'en voir arriver le terme, mais je ne pense pas que nos poètes et nos orateurs aient mission d'achever cette grande entreprise. Je crois au contraire qu'ils ne peuvent que nuire par leur imprudente effervescence à la cause qu'ils croient soutenir. M'objectera-t-on qu'ils y sont aujourd'hui autorisés par l'éclatant appui que la triple alliance vient de donner aux Grecs ? Je répondrai que c'est précisément parce que les Grecs ne peuvent plus rien espérer que de la puissante intervention de leurs protecteurs, que la plus belle prose et les plus beaux vers du monde ne pèseront pas un grain dans la balance de leurs destinées. [...] Les gouvernements sont sur leurs gardes et ce n'est plus que du haut des trônes que la liberté descendra sur les peuples. Les faiseurs de vers et de phrases feraient donc beaucoup mieux d'exercer leur génie sur d'autres sujets⁵⁹.

- 29 C'est là un autre aspect de la crise de légitimité du tournant des Lumières : le poète, tel qu'il se définit alors, affirme sa légitimité à intervenir dans le débat public, à l'encontre de la relégation censitaire du plus grand nombre. Ainsi Laya condamne-t-il les poètes philhellènes, quand un libéral comme Auguste Jal loue l'avènement salubre d'un contre-pouvoir :

Du temps que M. de Marigny avait la direction de l'Académie, c'était une colonie d'esclaves qui tremblaient devant M. le directeur des Beaux-Arts, et vivaient dans un état de vasselage où les plaçaient la médiocrité de leur fortune et l'importance des grands seigneurs et des financiers [...]. Sous la Restauration, cet état de choses changea. Il était, comme il est encore aujourd'hui, des cœurs qui eussent volé au-devant de l'esclavage, après s'être fait marchander, mais c'était le plus petit nombre. Ce commerce de hautes bienveillances et de basses flatteries cessa d'être en usage. L'écrivain et l'artiste ne furent plus des bouffons qu'on pensionnait. [...]. Les artistes et les écrivains ont senti depuis la Restauration qu'ils étaient quelque chose et que dans le monde, ils composaient un monde à part⁶⁰.

- 30 Au terme de ce parcours, est-il finalement possible de mieux saisir la poésie et le poète « en » révolution ? La période révolutionnaire a pour effet de bouleverser en profondeur les formes, les modes de publication et de circulation des productions poétiques. Ces transformations rendent particulièrement complexe la définition même du statut du poète, voire la possibilité de saisir « une » poésie qui se caractérise au contraire par son caractère hybride et, de ce fait même, novateur. Parce qu'elle se déploie largement hors du livre et de l'imprimé (chanson, productions éphémères...) et échappe ainsi au contrôle des instances traditionnelles, la poésie en révolution n'est plus l'affaire de poètes patentés et reconnus comme tels, mais participe à l'affirmation politique du citoyen. À lire l'extrait suivant, il semble même que la poésie ait été considérée comme le véritable langage et expression d'une liberté que le « sacre du poète » a pu progressivement limiter, du moins restreindre :

(Cantal, le 6 germinal an 7) : Citoyen ministre. Je prends la liberté, trop poétique sans doute pour un simple rimailleur, de vous adresser quelques médiocres vers que j'ai faits dans des moments de loisir : s'ils ne sont pas dignes d'occuper la vôtre et de vous délasser un instant de vos pénibles et importantes fonctions, du moins vous vous plairez, j'en suis sûr, d'y découvrir un ami de la République et une partie des sentiments dont il est pénétré pour le gouvernement, ses institutions et pour ceux qui, comme vous, en sont les zélés et les dignes organes. Célarier, Théophilanthrope⁶¹.

- 31 Si l'on peut regretter encore l'absence de travaux sur ce phénomène, cela explique, sans doute, le fait que les communications réunies dans ce volume insistent sur les moments de « remise en ordre » et de « normalisation » (Directoire / Empire)... Reste l'espoir, par ce volume, de pointer l'attention sur une production dont la qualité peut paraître inégale, mais qui s'avère un champ d'enquête particulièrement stimulant à la croisée duquel peuvent se rencontrer des chercheurs venus d'horizons et de spécialités différents.

NOTES

1. Parmi les récents travaux qui ont renouvelé l'approche de ces questions, signalons : Édouard GUITTON (dir.), « Les poètes sous la Terreur : de l'événement au mythe », dossier des *Cahiers Roucher-André Chénier*, n° 15, 1995 ; Michel DELON (dir.), *Anthologie de la poésie française du XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 ; Jean-Marie ROULIN, *L'Épopée de Voltaire à Chateaubriand : poésie, histoire et politique*, Oxford, Voltaire Foundation, 2005 ; Corinne LEGOY, *L'Enthousiasme désenchanté*.

Éloge du pouvoir sous la Restauration, Paris, Société des études robespierristes, 2011 ; Pierre LOUBIER, *La Voix plaintive*, Paris, Hermann, 2013. On se reportera, de même, aux nombreux travaux de Jean-Noël PASCAL sur la période, ainsi qu'aux ouvrages dirigés par Jean-Claude BONNET, *La Carmagnole des muses. L'homme de lettres et l'artiste dans la Révolution*, Paris, Armand Colin, 1988 et *L'Empire des Muses. Napoléon, les arts et les lettres*, Paris, Belin, 2004. Voir également la thèse d'Édouard GUITTON, *Jacques Delille (1738-1813) et le poème de la nature en France de 1750 à 1820*, Paris, Klincksieck, 1974 ; et le volume collectif dirigé par Jean EHRARD et Paul VIALLANEIX, *Les Fêtes de la Révolution. Colloque de Clermont-Ferrand (1974)*, Paris, Société des études robespierristes, 1977.

2. Paul BÉNICHOU, *Romantismes français*, Paris, Gallimard, 2004, t. 1, p. 81-82 ; Pour une tentative de réhabilitation, ou au moins un appel à prendre au sérieux les productions de ce temps (en l'occurrence le cas particulier des hymnes révolutionnaires), voir Béatrice DIDIER, *Écrire la Révolution. 1789-1799*, Paris, PUF, 1989, p. 133-148.

3. *Ibid.*

4. VOLTAIRE, *Le pauvre Diable* (1758), dans VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier, 1877, p. 99-113 : « J'étais sans bien, sans métier, sans génie / Et j'avais lu quelques méchants auteurs / Je croyais même avoir des protecteurs / Mordu du chien de la métromanie / Le mal me prit, je fus auteur aussi. »

5. Citons seulement ici le *Journal des Débats politiques et littéraires* du 22 août 1816 : « Les Académies, les Athénées, les Sociétés d'Agriculture et les enfans de Momus, et les Épicuriens du Caveau, tout cela écrit, tout cela chante, tout cela rime. Les petites villes, les bourgs, les villages ont leurs poètes en titre, chaque famille aura bientôt le sien. [...] Jamais on n'a lu moins de vers et jamais on n'en fit davantage. »

6. Gérard GENGEMBRE, *À vos plumes, citoyens. Écrivains, journalistes, orateurs et poètes, de la Bastille à Waterloo*, Paris, Gallimard, 1988, p. 21.

7. Les déclarations d'imprimeurs conservées aux Archives Nationales, dans la série F¹⁸, permettent, en partie, d'établir des estimations des tirages pour les œuvres de la Restauration.

8. *Cantate exécutée par la musique du roi, au dîner donné par MM. les majors généraux, officiers généraux et officiers des différens corps de la Garde Royale, le 5 février 1816, à MM. les gardes du corps et à MM. de la Garde Nationale de Paris*, Paris, Dondey-Dupré, 1816.

9. *Les Trois journées ou recueil des différens ouvrages que l'auteur a eu l'honneur d'adresser, au nom de la Garde Nationale, à S.M. et à S.A.R. Monsieur pour l'anniversaire du 12 avril, du 4 mai 1814 et du 8 juillet 1815*, Paris, Ballard, 1817.

10. Yvon LECLERC, *L'ouragan et l'inondation arrivés dans Tournus, en juin dernier, poème*, Lille, Cailleaux-Lecoq, 1822 ; Augustin de PIIS, *Stances à Joséphine, cloche paroissiale de Vitry-sur-Seine, bénie le 22 fructidor an XII*, Paris, Bertrand Pottier, an XII ou MARESCAL, *Stances sur la bénédiction de la principale cloche de la paroisse succursale*, Blois, Aucher-Eloy, 1826 ; Augustin LHOMME, *Le désastre de Barcelone, ou récit des ravages de la fièvre jaune par un médecin espagnol, poème en un chant*, Paris, Les Marchands de Nouveautés, 1822.

11. Antoine LILTI, *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 300. Poésies de circonstances et poésies fugitives (souvent sous forme de chansons) apparaissent comme un des éléments constitutifs des pratiques de sociabilité et des échanges auxquels elles donnent lieu, genres d'écriture qui dépassent les frontières de la « bonne société » pour être pratiqués par des élites urbaines (officiers, avocats...)

12. Arch. Nat. O 3 666. *Lettre au comte de Pradel, accompagnant deux pièces de vers dédiées à Louis XVIII*, Août 1819.

13. Étienne-Jean Delécluze, *Journal de Delécluze. 1824-1828*, éd. Robert Baschet, Paris, Grasset, 1948, p. 368.

14. Antoine de RIVAROL, *Le Petit Almanach de nos grands hommes. Année 1788*, s.l.n.d., p. 69 ; La formule vise un certain Dupray.

15. Louis-Sébastien MERCIER, « Almanach des Muses », *Tableau de Paris*, éd. J.-C. Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, t.I, p. 1354-1356.
16. Jean-Luc CHAPPEY, « La Société Nationale des Neuf Sœurs (1790-1793). Héritages et innovations d'une sociabilité littéraire et politique », dans Philippe BOURDIN et Jean-Luc CHAPPEY (dir.), *Réseaux et sociabilités littéraires en Révolution*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2007, p. 51-86.
17. Jacques LABLÉE, *Tableau de nos poètes vivants*, À Londres, et se trouve à Paris, 1789, Avertissement. Ce constat, établi dès la période révolutionnaire, demeure un cliché sous la Restauration et la monarchie de Juillet. La sarcastique notice « Poète » d'Émile de la Bédollière, dans les *Français peints par eux-mêmes*, Paris, Omnibus, 2003 [1840-1842], en témoigne : « Si l'on entend par poètes les grands écrivains qui habillent des pensées profondes d'une forme mélodieuse et pittoresque, on en signalera peu dans le passé, et encore moins dans le présent. Mais, si l'on comprend sous ce nom ceux qui se croient en droit de le porter, ceux qu'une prédisposition native excite à cadencer des alexandrins ; enfin les métromanes susceptibles de rimer, et convaincus d'être coutumiers du fait, on en trouvera une classe assez nombreuse [...] et appréciable sans loupe à l'œil de l'observation », p. 661.
18. Ces lettres accompagnent, la plupart du temps, des demandes de secours adressées par les poètes au ministère de l'Intérieur, à la Maison du Roi puis au ministère de l'Instruction Publique.
19. Arch. Nat. O 3 1314. C'est l'expression employée par Drap-Arnaud à propos du mécénat de Louis XVIII, dans une lettre à La Rochefoucauld du 17 octobre 1824.
20. Arch. Nat. O 3 1311. C'est le cas, en particulier, de Courtois dans une lettre à La Rochefoucauld du 17 novembre 1828.
21. Arch. Nat. O 3 1314. Lettre d'Amédée de Tissot à La Rochefoucauld, du 11 septembre 1826.
22. Arch. Acad. française, 2D2, 2^e session, Ms 1 reçu le 1^{er} fructidor an X (19 août 1802), f^o 3-4, nous soulignons.
23. Jacques Salbigoton QUESNÉ, *Éloge de Nicolas Boileau-Despréaux. Mémoire qui a concouru au prix d'éloquence, en frimaire, an XIII : et dont il a été fait mention le 5 nivôse suivant, à la séance de l'Institut, lors de la distribution du prix*, Paris, Tiger, an XIII-1805, p. 27.
24. JOQUET, sous-préfet de la Gironde, Arch. Acad. française, 2D2, Ms 4, reçu le 5 germinal an XI (26 mars 1803), f^o 30.
25. Michel Paul Guy de CHABANON, *Sur le sort de la poésie en ce siècle philosophe*, Paris, Sébastien Jorry, 1764, p. 7.
26. Publié en 1825, ce texte a été lu à l'ouverture des cours de l'Athénée, le 2 décembre 1824. Le début de l'essai pose nettement cette antinomie d'esprit entre le XIX^e siècle et la poésie : « On l'a dit, avec une apparence de raison ; la poésie semble s'exiler devant une civilisation si avancée : cette absence de naïveté dans les mœurs, ces formes convenues qui enveloppent la société actuelle, ces étroites bienséances qui répriment toute émotion vive, tout élan spontané, et qui étouffent les volontés perdues au sein d'une foule inerte, tout cela semble antipathique à la poésie. Pour être sensible aux beautés de l'art, et surtout pour les produire, il faut être inspiré, il faut que l'enthousiasme nous échauffe : or, quoi de plus ennemi de l'enthousiasme que les goûts positifs et l'esprit froid et calculateur de notre siècle ? », Paris, Rignoux, 1825, p. 3-4.
27. Voir Hugues MARCHAL (dir.), *Muses et Ptérodactyles : la poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Le Seuil, 2013.
28. *Le Conservateur, journal politique, philosophique et littéraire*, n° 92, 11 frimaire an VI (31 novembre 1797), p. 736.
29. Auguste BOURGOIN, « La littérature du premier Empire », dans Louis PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la Langue et de la Littérature française des Origines à 1900*, Paris, Armand Colin, 1899, t. VII, p. 111-112.

30. Charles-Hubert MILLEVOYE, *L'Invention poétique. Pièce couronnée par la Société littéraire d'Agen, dans sa séance de floréal an 13*, Paris, Lefebvre, 1806, p. 7 : « Que les crimes hideux, que les vices pervers / Allument dans vos mains la foudre des beaux vers. / Aux jours des grands exploits vos lyres sont muettes ! / Le siècle des héros est celui des poètes ».
31. Charles-Hubert MILLEVOYE, *Les Plaisirs du poète, poème ; La Satire des romans du jour, et autres poésies*, 2^e édition corrigée et très augmentée, Paris, Capelle et Renard, an XII, 1804, p. 22-23. Rappelons les vers conclusifs : « Le peuple transporté le bénit, et s'écrie : / "La lyre du poète a sauvé la patrie" » . Quelques années auparavant, soit en plein Directoire, Staël rappelait déjà que « des Grecs prisonniers en Sicile obtinrent leur liberté de leurs ennemis en leur récitant quelques vers d'Euripide » (Germaine de STAËL, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la république en France* [1798], dans *Œuvres complètes. Série III. Œuvres historiques, tome 1*, volume sous la direction de Lucia Omacini, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 451-452).
32. *Le Courier* [sic], n° 24, mercredi 14 juillet 1819, p. 4.
33. Rapport de LEGOUVÉ « au nom de la commission, sur le concours du prix de poésie. » « La poésie n'avait point encore vu l'Institut national placer la palme sur le front de ses favoris. Jalouse, en quelque sorte, du privilège qu'avaient obtenu les sciences et les arts, elle attendait avec impatience l'instant où elle en jouirait à son tour » (reproduit dans le *Journal des débats*, 22 vendémiaire an 10 / 14 octobre 1801, p. 1).
34. Victor de CAMPAGNE, *L'Intrigue. Satyre II*, nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Cérioux et Durand, an V, p. 27.
35. Élu le 27 septembre 1801 comme associé non résident de la section « Poésie » de la Classe de littérature et beaux-arts
36. « Sur l'Ode qui a remporté le prix de l'Institut », *Journal des débats*, 19 brumaire an X (10 novembre 1801), p. 2.
37. Charles FRANQUET DE FRANQUEVILLE, *Le premier siècle de l'Institut de France*, Paris, Rotschild, 1896, t. 2, p. 147.
38. *Ibid.*, p. 382 ; Le premier prix mentionné est de 1803.
39. Michel DELON, « Poésie satirique et débat idéologique à l'aube du XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 39, 1983, p. 14. Voir surtout, du même, « Cubières, poète de la Révolution », dans Ruggero Campagnoli et Nadia Minerva (éd.), *Robespierre & Co.*, III, 2, Bologne, Edizioni Analisi, 1990, p. 317-333. Y sont bien pointées « les tensions chez [Cubières] entre les pesanteurs de la tradition et les efforts d'innovation », p. 327.
40. Charles-François-Philibert MASSON, *Les Helvétiens, en huit chants, avec des notes historiques*, Paris, Pougens, an VIII, p. xix.
41. *Ibid.*, p. vi.
42. Jean-Marie ROULIN, « Réformes poétiques et révolution politique : La France républicaine (1793) de Pagès de Vixouze », *Cahiers Roucher-Chénier*, 15, 1995, p. 105-114 ; voir également son ouvrage *L'Épopée de Voltaire à Chateaubriand*, op. cit., p. 124 et suiv.
43. Paul BÉNICHOU, *Romantismes français*, Paris, Gallimard, 2004, t. 1, p. 131
44. *Ibid.*, p. 301.
45. Michel VOVELLE, *Théodore Desorgues ou la désorganisation. Aix-Paris, 1763-1808*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 124-125.
46. Il s'agit bien du futur auteur de *La Conversion d'un romantique* (1830).
47. Arch. Nat. F17 1354, dossier 1.
48. Michel DELON, « Tout finit par des chansons... », préface au *Chansonnier révolutionnaire*, éd. Paul-Édouard Levayer, Paris, Gallimard, 1989, p. 16.

49. Voir en particulier Sophie WAHNICH, *Les Émotions, la Révolution française et le présent : Exercices pratiques de conscience historique*, Paris, CNRS Éditions, 2009 ; Sophie WAHNICH, *La Révolution française, un événement de la raison sensible*, Paris, Hachette, 2012.
50. Nous remercions Anne Simonin pour cette indication.
51. *Décrets et lois 1789-1795. Collection Baudouin*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.45:338.baudouin0314>, consulté le 22 octobre 2014 via <http://collection-baudouin.univ-paris1.fr>.
52. Arch. Nat., F17 1210. Voir Jean-Luc CHAPPEY, Antoine LILTI, « L'écrivain face à l'État : les demandes de secours et de pensions des hommes de lettres (1780-1820) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 2010, p. 156-183.
53. Arch. Nat., F17 1210.
54. Arch. Nat., F17 1210, pièce 145.
55. *Mémoires d'un homme de lettres. Ouvrage anecdotique faisant suite aux mémoires sur la Révolution française*, Paris, chez l'auteur, 1825, p. 240-246.
56. Arch. Nat., F17 1394, Lettre du 7 mai 1816.
57. Sur Treneuil, voir Paul BÉNICHOU, *Romantismes français*, op. cit., t. 1, p. 136-137 ; et Pierre LOUBIER, *La Voix plaintive*, op. cit.
58. Jean-Marie ROULIN, *L'Épopée de Voltaire à Chateaubriand*, op. cit., p. 235.
59. Arch. Nat., AJ13 1050, Rapport sur *Le dernier jour de Missolonghi* d'Ozaneaux, probablement de 1827 et de Laya.
60. Auguste JAL, *Souvenirs d'un homme de lettres (1795-1873)*, Paris, Techener, 1877, p. 517-520.
61. Arch. Nat. F17 1031, Dossier 4, secrétariat, hommages et envois.

AUTEURS

JEAN-LUC CHAPPEY

IHMC (UMR 8066) / IHRF (UMS 622)

Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne

CORINNE LEGOY

Laboratoire Polen (UMR EA4710)

Université d'Orléans

STÉPHANE ZÉKIAN

CNRS LIRE (UMR 5611)